

AU MAROC.

Vendredi 19 avril (vendredi saint).

En quelques heures, comme il arrive toujours ici, le ciel s'est dégage, et il n'y a plus rien dans l'air. A la place de tant de nuages grisâtres, obscurcissant les idées et les choses, reste un vide immense, profond, limpide, qui est ce son d'un bleu irisé, d'un bleu tournant, à l'horizon, au vert d'aigue-marine; il y a partout grand resplendissement, grande fête et grande magie de lumière.

Aux heures merveilleuses de la fin du jour, je montai m'asseoir sur ma terrasse. La vieille ville française et sombre se baigne dans l'or de tout ce soleil; étalée à nos pieds sur une série de vallons et de collines, elle a pris un aspect d'inaltérable et radieuse paix, quelque chose de presque riant, de presque doux; et je ne la reconnais plus, tant elle est changée; il y a comme un rayonnement rose sur l'immobilité de ses ruines. Et l'air est devenu tout à coup si tiède et si tranquille, donnant des illusions d'éternel été!...

Autour de moi, aux premiers plans, se groupent les sommets en terrasses des très hautes maisons voisines: des dessus de cubes de pierre, irrégulièrement disposés, et comme jetés au hasard. Entre ces terrasses et la mienne, il y a la vide; bien qu'on y distingue avec une extrême netteté les moindres détails des objets, les moindres lésards des murs, elles sont séparées de moi par une sorte de brouillard de lumière, qui donne du vague à leurs bases, qui les rend presque vaporeuses; on les dirait suspendues dans l'air. Et tous ces hauts promontoirs, peu à peu se convrent de femmes, qui apparaissent l'une après l'autre, qui surgissent, dans des costumes d'idolâtres, coiffées de "happouzou" (une mitre dorée rappelant le heaume des derniers jours de notre moyen âge).

Au delà de ces terrasses rapprochées, qui sont celles des maisons bâties, comme la mienne, à la partie la plus élevée du vieux Fez, — après du vide encore, et après d'autre brama lumineuse, des choses plus lointaines se dessinent à l'infini, comme à travers des transparences de gaze. C'est d'abord tout le reste du vieux Fez: un millier de terrasses, d'un gris violet, où les petites promesses aériennes semblent n'être plus que des points d'éclatantes couleurs semés sur un monotone éboulement de ruines. Au-dessus de cette uniformité de cubes de pierre, montent quelques hautes palmiers à tige frêle: — et aussi, toutes les vieilles tours carrées des mosquées, avec leurs placages de falences jaunes et vertes, longuement recouvertes par des siècles de soleil, avec leurs petites coupes surmontées chacune d'une boule d'or.

De Fez le Neuf, qui est plus loin, on ne voit guère que les grands murs sinistres, enfermant les atriâles, les palais, les cours du sultan. — Et une ceinture de jardins verts, du plus beau vert printanier, entoure la grande ville; ses vieux remparts, ses vieux bastions, ses vieilles formidables tours, sont comme noyés dans la fraîche verdure.

Il fait clair, étonnamment clair. Malgré cette insaisissable vapeur, qui est d'une teinte d'iris dans les bas-fonds et d'un rose doré sur les sommets, on voit les lointains comme s'ils étaient tous rapprochés, on comme si la vue avait acquis, ce soir, une pénétration insatiable.

La bas, voici Karroun et Mouley-Driss, les deux grandes mosquées saintes, dont les noms seuls, avant mon arrivée, me donnaient le frisson des choses très mystérieuses. — Je vois, par en dessous, leurs minarets, leurs toits recouverts de falences vertes comme ceux de l'Alhambra: ainsi regardés en pleine lumière, dans la tranquillité de ce beau soir, elles semblent n'avoir plus rien d'inquietant; elles semblent ne plus être de redoutables sanctuaires, et, de même, toute cette grande ville, au milieu de sa ceinture de frais jardins, si calme sous l'adoucissement de cette pure lumière d'or rose, ne donne plus l'impression de ce qu'elle est en réalité de formidable et de sombre; de ce qu'elle renferme de mystérieusement immuable; on a peine à se figurer que c'est bien là ce cœur sacré de l'islam, cette Mecque solitaire du Moghreb, sans routes pour communiquer avec le reste du monde.

Au delà encore, au delà des jardins et des remparts, le cirque gigantesque des montagnes baigne aussi dans la lumière; on en compte ce soir les moindres vallées, les moindres replis; on voit, comme avec des lunettes d'approche, tout ce qui s'y passe. Ça et là, des caravanes, infiniment petites dans l'éloignement, cheminent vers le Soudan ou vers l'Europe. Du côté de l'est, au côté où tombent en plein

les derniers rayons du soleil, c'est une région de cimetières et de ruines; les premières assises avoisinant la ville sont couvertes de débris de murailles, de "koubas", de saints, de petites domes funéraires, d'innombrables tombeaux; et, comme c'est vendredi (le dimanche musulman), jour de pieuses visites aux morts, ces cimetières sont pleins de monde.

Parmi les pierres, on voit circuler les visiteurs, en bournons grisâtres, qui, de si loin, semblent d'autres pierres en marche. Au-dessus, les cimes sont d'un rose ardent, avec des plis d'ombre absolument bleus. Et plus haut encore et plus loin, le grand Atlas, tout couvert de ses neiges étincelantes, d'un autre rose encore, plus transparent, plus pâle, se dessine, comme une décapure nette de cristal, sur le jaune clair qui commence à envahir et à remplacer tout le bleu fuyant du ciel.

Du côté du couchant, une grande montagne très rapprochée se dresse en écran dentelé contre le soleil, projetant sur une partie de la ville son ombre. Elle est striée obliquement du haut en bas, et elle limite, avec sa crête aiguë, une énorme vague marine, soulevée à son tour. On sent que par derrière, sur son versant opposé, on serait encore en plein éblouissement de soleil: elle est toute bordée, toute broussée de lumière.

Des nuées d'oiseaux noirs tourbillonnent au-dessus des terrasses, et de grandes cigognes passent aussi, d'un vol tranquille, dans l'or vert du ciel. C'est vendredi saint, un jour où, dans nos pays, le printemps encore instable se voile d'ordinaire de nuages gris; tellement qu'on dit: "un temps de vendredi saint" pour exprimer un ciel couvert que le vent tourmente. Mais la ville où je suis ne porte pas, ne reconnaît même point ce deuil des chrétiens, et elle se baigne voluptueusement ce soir dans l'air calme et chaud, sous un ciel éclairé en fête.

De plus, dans le pays de l'islam, le vendredi est pour le peuple, comme chez nous le dimanche, un jour de repos et de toilette. Aussi des femmes, plus nombreuses que de coutume et mieux parées, arrivent par les petites portes de ces espèces de guérites qui sont les sommets des escaliers de leurs maisons; émergent l'une après l'autre sur les toits, en se secouant comme des oiseaux, émaillant partout de leurs éclatantes costumes les vieilles terrasses grises.

Cependant For s'assemblait, s'éteint partout; l'espèce de limpidité rose, qui resplendissait sur la ville religieuse, remonte peu à peu vers les couches plus élevées de l'air; seuls, les sommets des tours brillent encore, avec les plus hautes terrasses; une pénombre violette commence à se répandre dans les lointains, dans les lieux bas, dans les vallées. Bientôt va sonner l'heure de la cinquième et dernière prière du jour, l'heure sainte, l'heure du Moghreb. Et toutes les têtes de femmes se tournent vers la vénérable mosquée de Mouley-Driss, comme dans l'attente de quelque pieux signal.

Il y a pour moi une magie et un inexplicable charme dans les seules onces de ce mot: le Moghreb. — Moghreb, cela signifie à la fois l'ouest, le couchant, et l'heure où s'éteint le soleil. Cela désigne aussi l'empire du Maroc qui est le plus occidental de tous les pays d'islam, qui est le point de la terre où est venue mourir, en s'assemblant, la grande poussée religieuse donnée aux Arabes par Mahomet. Sur tout, cela exprime cette dernière prière, qui, d'un bout à l'autre du monde musulman, se dit à cette heure du soir; — prière qui part de la Mecque et, dans une prosternation générale, se propage en traalée lente à travers toute l'Afrique, à mesure que décline le soleil — pour ne s'arrêter qu'en face de l'Océan, dans ces extrêmes danses sahariennes où l'Afrique elle-même finit.

L'or continue de se ternir partout. Fez est déjà plongé dans l'ombre de ses grandes montagnes; Fez rapproché se noie dans cette vapeur violette, qui s'est élevée peu à peu comme une marée montante; — et Fez lointain ne se distingue presque plus. — Seules, les neiges au sommet de l'Atlas conservent encore, pour une dernière minute mourante, leur étincellement rose. — Alors un pavillon blanc monte au minaret de Mouley-Driss. Comme une réponse subite, à tous les autres minarets des autres mosquées, d'autres pavillons blancs semblables apparaissent: — "Allah Akbar!" Un immense or de foi aveugle retentit sur la ville tout entière.

"Allah Akbar!..." A genoux, tous les croyants à genoux dans les mosquées, à genoux dans les rues, à genoux au seuil des portes, à genoux dans les champs: c'est l'heure sainte de Moghreb!...

"Allah Akbar!"... Du haut de tous les minarets, les "moudzen", mettant leurs mains contre leur bouche, répètent le long gémissement religieux aux quatre points cardinaux, on traîne leur voix de fausset tristement comme des loups qui hurlent...

Tout s'apaise — le soleil est couché. — Une vapeur violette plus foncée accentue davantage le vide entre les terrasses; elles semblent se séparer les unes des autres, s'éloigner de moi avec leurs groupes de femmes devenant immobiles. Un silence tombe sur la ville, après l'immense prière. —

La nuit est venue, les étoiles s'allument. On ne distingue plus rien. Là-haut seulement, sur une terrasse qui me domine, une femme reste perchée en silhouette d'ombre à l'angle aigu du toit, fièrement campée sur ses jambes, les mains derrière le dos, contemplant je ne sais quoi, en bas, dans le vide. —

PIERRE LOTI, de l'Académie française

La Ténacité du Bonheur.

Mme Cadenas, gilette, est une vieille de maussade qui descend du sixième étage une seule fois par jour, le matin, avec sa boîte à lait et son panier. Déformée, un peu hydroopique, la figure molle et jaune, elle porte un caraco de laine grise, un tablier noir à poches et un bonnet blanc à rubans violets.

Veuve et sans famille, il y a une quinzaine d'années, elle s'est intéressée à une nièce de son mari, pauvre fille qui, à peine majeure, fut dite tuberculeuse et envoyée dans un sanatorium en province.

Mme Cadenas prit donc l'habitude d'aller tous les mois à la direction des sanatoriums chercher des nouvelles de Jeanne Charme, sa nièce. Elle lui envoyait ensuite un mandat de deux francs.

Elle acceptait sans amertume que sa protégée, rendue morose par la maladie, ne lui adressât jamais un mot de remerciement; et, d'autre part, elle pensait, avec un grand respect pour l'administration, que, sans doute, il était défendu aux hospitalisées d'écrire, à cause de la contagion.

Au bout de dix mois, on lui apprit que, par un heureux compromis, Mlle Charme n'était plus assez tuberculeuse pour être conservée à titre de malade, et n'étant pas assez valide pour faire une infirmière appointée, serait admise à rester indéfiniment au sanatorium comme servante bénévole, sans émoluments.

Mme Cadenas pouvait donc continuer fidèlement ses visites à la direction des sanatoriums, et son petit envoi mensuel.

Cette sortie devint l'unique récréation et l'émotion et l'imprévu de son existence vide et monotone.

De temps en temps, il se produisait une alerte: la santé de Mlle Charme donnait quelque inquiétude. Alors, au prix de combinaisons dramatiques, Mme Cadenas grossissait son mandat jusqu'à trois francs.

Et enfin, dans ce périodique bonheur, il entra cet immense, de formidable, qu'après tant de voyages aux bureaux des sanatoriums, Mme Cadenas connaissait le bâtiment, l'escalier, les couloirs, les portes, les locaux; — le garçon de bureau et les employés!

Même qu'il pourra cette chance lui! En dehors de sa maison d'habitation, un dehors de l'atelier qui lui fournissait du travail aux pièces, — à l'autre extrémité de Paris. — Mme Cadenas avait un endroit où aller! Elle pénétrait sans façon dans un édifice officiel! Elle se sentait des attaches, des ramifications dans la société, quoi!

Tel jour, elle annonçait à sa concierge: "Je vais voir ces messieurs." Et le jour d'après elle pouvait dire: "J'ai vu ces messieurs." Elle arrivait au bureau. Un des employés levait à peine la tête et (sans qu'elle eût rien demandé), criait vers la fenêtre: "Charme!" Un autre feuillettait l'état nosographique du mois et répondait vers la porte, sans regarder: "Etat stationnaire."

Or, l'année dernière, deux nouveaux employés furent chargés des "renseignements aux familles." — A ceux-là, bien entendu, il fallait toute une explication: — Je viens demander des nouvelles de Mlle Charme, pensionnaire au sanatorium de Pau. Ces messieurs se livrèrent à une recherche en règle. Puis, il y eut une question: — Charme (Alice), née à Bordeaux? — Non, monsieur, protesta Mme Cadenas, Charme (Jeanne), née à Paris. Nouvelle recherche. — Eh! s'écria l'employé mécontent, exhumant une fiche d'identité, Charme (Jeanne) est sortie depuis quatorze ans du sanatorium de Pau. Et, en effet, il fut reconnu que la similitude du nom patronymique avait causé une assez fâcheuse erreur; depuis quatorze ans, on donnait indûment à Mme Cadenas des nouvelles de Charme (Alice), qu'elle n'avait jamais vue; depuis quatorze ans, cette personne recevait indûment deux francs par mois. Et, depuis quatorze ans, la vraie Jeanne Charme existait quelque part, loin du sanatorium, à l'insu de Mme Cadenas qui s'intéressait tant à elle!

III. Tout n'était pas perdu. La fiche de sortie indiquait l'endroit où Jeanne Charme s'était rendue (quatorze années, en ça): rue d'Allemagne, 11, à Paris.

Mme Cadenas se mit en campagne. Bien entendu Jeanne n'habitait plus là. Mais quel qu'un connaissait un palefrenier des omnibus, camarade avec un agent d'affaires qui, sûrement, retrouverait la disparue, moyennant une certaine somme.

L'agent d'affaires demanda cent francs pour cette enquête. Mme Cadenas vendit ses derniers souvenirs de famille, donna l'argent et elle attendit avec une mortelle angoisse que l'adresse de Jeanne Charme, découverte, lui permit de garder la douce et indispensable habitude: prendre chaque mois des nouvelles d'une personne chère.

Car enfin, c'était une nécessité vitale: il lui fallait un but pour ce jour de congé mensuel qui, depuis si longtemps, constituait le phare intermittent de son obscur destinée.

Elle attendit trois mois, elle gâcha trois fois misérablement son jour de vacances, sans projet, sans raison d'agir, sans l'aliment affectueux réclamé par son triste cœur.

Mais la Providence eut pitié d'elle: les recherches aboutirent. Jeanne Charme habitait rue de Berlin, sous le nom de baronne des Vallons.

Mme Cadenas s'y rendit en toute hâte et fut très intimidée par la richesse de l'immeuble. La concierge, sévère et soupçonneuse, déclara: — "Fait venir le matin."

— "Bon, mais pour aujourd'hui, je demande des nouvelles seulement."

— "Quelles nouvelles? Je n'ai aucune nouvelle à vous donner."

Mme Cadenas travailla la nuit pour gagner une matinée de liberté. Elle retourna rue de Berlin et fut reçue par une femme de chambre qui trouva bien louche sa prétention de parenté ancienne, et comme cette histoire se rapportait à un passé désavantageux, et comme la vieillesse n'était pas une connaissance avouable, le résultat fut celui-ci: jamais, à aucun moment, l'on ne pouvait voir la baronne des Vallons; toutefois, la femme de chambre voulait bien donner des nouvelles périodiquement.

IV. Des mois s'écoulaient. A la date d'usage, Mme Cadenas accomplissait son pèlerinage, par un chemin compliqué, inconnu, attristant, pour apprendre de la femme de chambre méprisante et revêche que la "baronne allait bien."

Décidément, Mme Cadenas ne retrouvait pas, à se rendre rue de Berlin, cette satisfaction de la visite au bureau des sanatoriums. Ce n'était plus la même habitude simple et sûre: ni le quartier, ni la maison n'offraient un aspect ami; les gens malveillants affectaient de ne pas la reconnaître. Elle était obligée de se retirer immédiatement, sans avoir été autorisée à s'asseoir, sans avoir joint de rien.

Mme Cadenas faisait durement l'apprentissage d'un genre nouveau de sollicitude auquel son existence ne l'avait pas préparée. Elle était d'une nature à aller prendre des nouvelles d'une personne pauvre et non à vérifier la santé d'une personne riche. Les deux entreprises étaient toutes différentes.

Mais quoi? Devait-elle donc s'abstenir, rester sans une affection, sans une pensée généreusement objective? Et sa sortie du premier jour de chaque mois? Cette récréation gagnée par quatre semaines de labeur assidu. — Elle ne pouvait y renoncer pourtant!

Au commencement de l'automne, comme elle s'était mise en route sans joie pour aller rue de Berlin, — plusieurs tramways passèrent complaisamment, la laissant patager sous la pluie.

Et voilà que s'offrit l'autre véritable, celui qui menait au bureau des sanatoriums, — et voilà que brusquement, d'un mouvement irresponsable et invincible, elle monta dedans!

Ah! tout de suite, qu'elle différencie! Jusqu'aux cachots de la voiture qui lui étaient familiers!

Elle descendit à la station acoustumée et voilà retrouvé le trottoir, la façade, le bâtiment ami! Voici le garçon de bureau, et le local avec sa banquette usée et les cartons verts et l'œil-de-boeuf.

Elle a demandé des nouvelles de Mlle Charme, comme il le fallait pour justifier sa visite. — Ah! Charme (Alice), alors! a prononcé l'employé sur un ton qui signifiait: "Enfin, vous vous décidez à savoir au juste ce que vous voulez."

Heureuse qu'on n'exige pas de preuves de parenté, elle a répondu poliment, comme quelqu'un qui regrette ses torts: — Oui, monsieur, oui: Charme (Alice).

Et, ma foi, elle a repris ses habitudes avec le même contentement, quoiqu'il s'agisse d'une Charme qu'elle n'a jamais vue.

Seulement, maintenant, quand on lui lance le renseignement: "Etat stationnaire," elle le reçoit la bouche ouverte et en s'échappant, de tout son visage écarquillé, de toutes ses forces tendues là-haut, vers l'œil-de-boeuf, — de se représenter comment peut bien être, là-bas, à Pau, cette Charme (Alice) dont elle ne sait mes pas l'âge.

Elle a reconnu tout son bonheur, y compris l'envoi ponctuel des deux francs, par mandat-poste.

Et, quand, par hasard, on lui orie: "santé précieuse," elle éprouve, comme précédemment, un vide douloureux dans la poitrine, et comme précédemment, elle supprime son café au lait pendant plusieurs jours, pour élever à trois francs son secours de grande alerte.

Enfin, tout à fait le même bonheur qu'avant.

Archiduc et Tziganes.

L'archiduc Joseph d'Autriche, qui vient de mourir, était l'idole des tziganes, qui sont, comme on sait, fort nombreux en Hongrie. Le prince s'intéressait, en effet, énormément à cette race nomade, dont il avait étudié de près, en prenant contact avec elle, les mœurs et appris la langue: chose peu aisée, car il n'existe pas de grammairer tzigane.

Au moment, l'archiduc Joseph avait même rêvé de faire de ces romanciers des colons sédentaires. Il avait réuni un certain nombre de familles, les avait installées dans une de ses propriétés, leur avait fait construire des maisons d'habitation et fourni des instruments aratoires, dont le maniement leur était enseigné par des agronomes.

Pendant six mois, tout marcha à souhait. Mais un beau jour, l'archiduc se rendit dans sa "colonie" et trouva toutes les maisons vides. Les colons s'étaient dispersés à tous les vents, préférant la roulotte et les vicissitudes de la grande route à la ferme et à la vie calme et assurée du cultivateur.

Détail curieux — l'archiduc lui-même se plaisait à le rappeler — ils étaient partis sans rien emporter! — Ils m'aimaient trop pour me faire du chagrin, ajoutait l'archiduc.

Mesures contre l'agitation.

Washington, 1er juillet — Le gouvernement chinois a pris des mesures pour arrêter l'agitation anti-américaine et le boycott contre les marchandises américaines.

Sur la place

Petit tableau de la vie de province.

Marie-Jeanne, qui dormait dans son moine, vient d'ouvrir les yeux: "le cercle de famille applaudit à grands cris", le grand'mère la prend dans ses bras, et tous s'essayer à la faire rire; mais elle s'entête, elle est sérieuse, elle ne veut pas...

Soudain, mon attention est détournée; Licette m'a dit: "Viens donc voir, il y a du nouveau sur la place."

Nous sortons. Le soir tombe. Dans le ciel de gros nuages gris se poursuivent et passent, vite, affolés. Le vent souffle, piquant et frisquet par ce crépuscule de la fin de janvier. De notre terrasse nous dominons la place; — dans un coin, à nos pieds, deux trapèzes se dressent l'un en face de l'autre; — tout autour, en rond, de petits bancs peints en vert, du vert tendre des premières feuilles de lilas; — à côté les roulettes, peintes en vert elles aussi, du vert sombre des aiguilles de pins; — derrière, une maisonnette, le bureau de l'octroi et du poids public. Il y a là un plan incliné en bois qui, les jours de marché, sert à faire descendre les porcs et les veaux des charrettes sur la bascule. Une vingtaine de gamins montent dedans, s'élançant et sautant, puis reviennent, remontent, se boucoulent; c'est une mêlée de bras, de jambes, de têtes, les casquettes volent d'un côté, les sabots de l'autre; l'un d'eux se sert d'une baguette comme aiguillon, et il pique au hasard, dans le tas. Comme de juste, tous orient à se briser les cordes vocales. — Un peu plus loin, deux jeunes gens, à coups sourds, enfoncent des piquets. — Le beau tapage! On ne s'entend pas...

Amusés, nous regardons. — Et puis, distraits, nos yeux sont tout à coup attirés par la toute-petite que nous ne voyions pas et qui vient de tomber à la renverse, sur le dos. Elle veut se relever, elle se tourne, elle ne peut pas, elle pleure un peu...

Sa voix a été entendue dans la tumulte; les jeunes gens se lèvent à leurs piquets, et la voilà debout sa ballotte en main, un gros baiser sur chaque joue. La menotte s'ouvre, lâchant la ballotte qui roule, et la petite trotte menu court après, la rattrape, et de nouveau la lance. — Mais... peut! elle est encore par terre! il n'y a pas longtemps sans doute que les petits pieds vont tout seuls. — Preste, l'un des jeunes gens l'a relevée, elle rit: — "Elle pleure et elle rigole à la fois, Maria, dit-il." Cette constatation lui fait plaisir.

Pour la taquiner, il a pris la balle et, sournoisement, l'a dirigée dans le ruisseau. Comment va-t-elle faire, Maria? Elle avance à pas prudents, lentement elle se baisse et délicatement ramasse sa ballotte. Mais elle est fatiguée, la petite, elle a bien vu qu'on se moquait d'elle. Elle revient vers les deux jeunes gens qui, souriants, la regardent, debout l'un près de l'autre, les mains dans leurs poches, mêmes salomonnes longues que la gymnastique à amonies. Maria se plante devant eux, se courbe, s'incline, les bras écartés, l'air de faire la révérence, se tourne vers l'un puis vers l'autre. An quel va-t-elle lancer la balle? Décidément c'est le plus grand gauche qui a sa préférence; mais, promptement, elle a viré sur ses talons, voilà la ballotte glissée entre les épaules qui protègent le tronç grêle d'un jeune marronnier. — Maria est contente, elle rit, elle leur a fait une niche. Et elle vient aussi, la fillette maigre et brune, arrêtée, son panier de provisions au bras, et les petites filles qui reviennent de classe et sont restées là, intéressées comme nous par les attitudes drôles de ce bébé nu-tête au vent du soir commuqué, dans l'engouement de son sarran et du fêtu de laine noire qui lui serre le cou.

Maintenant la ballotte est posée sur la première marche de l'escalier qui mène à la roulotte. — "Il y a du vide entre les échelons, pas de rampe pour se tenir; et puis, elle est trop petite, Maria, elle ne montera pas." — Tu verras que si", répond Licette. En effet Maria grimpe, s'agenouille, s'accroche à la marche supérieure, elle est presque rendue; mais deux bras robustes l'ont saisie et, bien haut en l'air, sa ballotte dans les doigts, elle pousse un cri de triomphe. L'obscurité est tout à fait venue. A travers la porte vitrée, on aperçoit l'intérieur de la voiture, la bougie sur la table dans un chandelier de fer, le petit fourneau, et une ombre, une silhouette fatiguée de femme qui va, vient, s'active...

A nos pieds la grande place s'étend déserte et morte, un peu de vie bruyante réfugiée à l'angle plus près de nous. Il fait froid, nous rentrons, tandis que dans le silence, les pas des gens de jour monte le clemeur assour-

dissante des gamins et que Maria continue ses mines gentilles. — Au salon, on a allumé la lampe. En voyant la lumière, Marie-Jeanne a souri, et le reflet de ce sourire s'étend sur tous les visages, sur celui de la maman comme sur celui de la grand'mère, des grandes cousines, des jeunes et des vieilles tantes.

En haut comme en bas, dans la roulotte comme dans la confortable demeure, de lourds soucis peut-être oppressent le cœur; mais toute tristesse se fonde, se dissipe dans la joie douce, la paix heureuse qui vient des petits enfants.

LA Situation à Odessa.

Nouvelles contradictoires.

Washington, 1er juillet — Le bruit court que les équipages de la flotte russe de la Mer Noire se sont révoltés. M. Héenan, le consul américain à Odessa, a envoyé au département d'Etat le télégramme suivant:

"On rapporte que la flotte s'est révoltée; deux cuirassés sont arrivés aujourd'hui à Odessa, le "Potemkine" et un autre."

Paris, 1er juillet — L'agence Havas vient de recevoir une dépêche d'Odessa qui annonce que l'équipage du "Kniaz Potemkine" a été transféré sur les autres navires de l'escadre de la Mer Noire. Cette dépêche ajoute que le gouverneur d'Odessa est maître de la situation.

Londres, 1er juillet — Un télégramme privé reçu ce matin à 10 heures d'Odessa, annonce que les hommes d'un second cuirassé russe se sont mutinés et que la situation dans la ville est des plus critiques.

Odessa, 1er juillet — La nuit s'est passée sans graves accidents. De temps en temps le silence des rues était rompu par la détonation d'un coup de feu, mais autrement la nuit a été calme. L'exode des habitants se poursuit sans trêve. Il est nécessaire maintenant de retenir ses places au chemin de fer plusieurs jours à l'avance.

A la gare centrale ce matin, le correspondant de la Presse Associée a entendu un négociant russe offrir 100 roubles d'un billet de chemin de fer pour Birnia. Le prix de ce billet en temps ordinaire est de 5 roubles. Les socialistes démocrates font tout en leur pouvoir pour entretenir la terreur des habitants. Ils lancent des proclamations annonçant que la révolution a commencé à Odessa.

Londres, 1er juillet — L'agence Reuter a reçu ce matin une dépêche de St. Pétersbourg qui confirme les rapports envoyés d'Odessa annonçant que l'équipage du "Kniaz Potemkine" s'est rendu. Un télégramme privé envoyé ce matin à 11 heures 30 d'Odessa, annonce que le calme est rétabli dans la ville.

Les rapports parvenus aujourd'hui à Londres, sur la situation à Odessa, sont tous contradictoires. Les uns affirment que la ville est calme et que l'équipage du "Potemkine" s'est rendu, tandis que les autres signalent une nouvelle rébellion à bord des cuirassés de l'escadre.

Kourak russe brûlé vif.

Kourak, Russie d'Europe, 1er juillet — Un officier de cavalerie a été brûlé vif, dans un wagon de chemin de fer, par la populace ameutée contre lui.

Ce drame s'est déroulé dans le courant de la nuit dernière, après un court mais violent combat. Cet officier avait ordonné à un soldat de rentrer à la caserne. Le soldat ayant répliqué par des paroles insolentes, l'officier tira son épée et en porta plusieurs coups au soldat qui tomba sur le sol grièvement blessé.

La foule s'amassa et pourchassa l'officier dans la direction de la gare où il alla se réfugier dans un wagon. L'officier armé de son revolver opposa une vive résistance à ses assaillants.

La populace voyant qu'elle ne parvenait pas à déloger l'officier, arrosa le wagon de pétrole et y mit le feu. Les émeutiers ont été dispersés par un détachement de dragons envoyés en toute hâte. Le corps de l'officier a été retrouvé entièrement carbonisé.

Invitation au président Roosevelt.

Nashville, Tenn., 1er juillet — Le Board of Trade de Bristol, Tenn., a invité le président Roosevelt à visiter Bristol à l'occasion de son voyage au sud, l'automne prochain.

de jour monte le clemeur assour-